INCOGNITA FILMS PRÉSENTE

Un film sur la vie, tout simplement

ET LES MISTRALS GAGNANTS

UN FILM DE **ANNE-DAUPHINE JULLIAND**

L'AUTEUR DE "DEUX PETITS PAS SUR LE SABLE MOUILLÉ"

AU CINÉMA LE 3 MAI 2017

SYNOPSIS

Ambre, **Camille**, **Charles**, **Imad** et **Tugdual** ont entre six et neuf ans. Ils vivent dans l'instant. Avec humour et surtout l'énergie optimiste de l'enfance, ils nous prennent par la main, nous entraînent dans leur monde et nous font partager leurs jeux, leurs joies, leurs rires, leurs rêves, leur maladie.
Un film à hauteur d'enfant, sur la vie tout simplement.

V95

NOTES DE LA RÉALISATRICE

GENÈSE DU PROJET

Il est des rencontres qui changent le cours d'une vie. Le film documentaire ***Et les mistrals gagnants*** est né de ces rencontres.

La toute première s'appelle Thaïs. Thaïs, ma fille au prénom de princesse, atteinte d'une maladie incurable au nom barbare, une leucodystrophie métachromatique. Du haut de ses deux ans, Thaïs a ouvert mon cœur en l'invitant à apprécier chaque instant de l'existence. En réalisant qu'une belle vie ne se mesure pas au nombre d'années.

J'ai ensuite rencontré à de multiples occasions des familles touchées elles aussi par la maladie d'un enfant. Elles m'ont ouvert les yeux. Là encore j'ai vu la force de l'insouciance des enfants. J'ai compris à quel point leur vision de la vie change positivement la nôtre. Et j'ai eu envie de le partager avec le plus grand nombre. J'ai eu envie de le raconter, de le montrer, de manière incontestable : avec des mots et des regards d'enfants.

Le projet a fait un grand pas avec la rencontre d'Édouard de Vésinne. Producteur français, Édouard de Vésinne a tout de suite été séduit par l'idée du film. Son enthousiasme m'a convaincue de l'universalité du sujet. Il ne résonne pas uniquement chez ceux qui en ont fait l'expérience personnelle ; il trouve écho en chacun de nous à travers une intuition, une perception de la vie que nous connaissons tous parce que nous avons tous été enfants, capables d'aimer la vie tout simplement.

Le film se concrétise alors grâce aux rencontres d'alliés précieux, acteurs incontournables de la prise en charge des enfants : des services hospitaliers, des équipes ressources de soins palliatifs, des équipes d'hospitalisation à domicile, des associations de soutien aux enfants malades et à leur famille. Ils nous ouvrent leurs portes avec confiance parce que le sujet de notre film est la raison de leur métier et de leur engagement : ***ajouter de la vie aux jours, tous les jours***. Ils nous accompagnent dans les plus belles rencontres de ce projet : les enfants, cœurs battants, vaillants, vivants du documentaire ***Et les mistrals gagnants***.

C'est touchant de voir à quelle vitesse ces enfants nous ont intégrés dans leur univers, nous invitant à partager avec simplicité les bons moments comme les plus difficiles. Au fil du tournage, nous nous sommes apprivoisés au sens du ***Petit Prince*** de Saint-Exupéry, en "créant des liens" qui nous ont permis chaque jour de nous "asseoir un peu plus près". C'est alors, dans cette juste proximité, en nous mettant à leur hauteur, au sens propre comme au sens figuré, que l'on recueille leur parole. Comme le plus précieux des cadeaux.

TOUS LES DIMANCHES MATIN

ENTRETIEN AVEC ANNE-DAUPHINE JULLIAND

On peut imaginer que ce n'est pas un film dans lequel on s'aventure par hasard…

Cela vient d'une expérience personnelle. C'est la vie qui nous amène sur des chemins inattendus. J'ai eu une petite fille qui a été très malade et est décédée de cette maladie. Une épreuve que personne n'a envie de vivre. Moi la première. Et pourtant, à travers son parcours et sa manière de vivre sa vie, j'ai découvert une autre façon de vivre la mienne. J'ai un peu redécouvert mon âme d'enfant et réappris à me soucier seulement de ce qui se passe dans l'instant. Cela m'a beaucoup aidée à traverser ce deuil. Et à vivre simplement. J'ai d'abord écrit un livre sur ce que j'avais traversé : ***Deux petits pas sur le sable mouillé***. J'ai vraiment constaté que ce que j'avais vécu était le propre de l'enfance. Ma fille n'avait rien d'extraordinaire, elle était juste une enfant face à une situation difficile, qui avait appris à la gérer, et cela ne l'avait pas empêchée d'aimer la vie. Je me suis dit alors qu'il fallait le montrer autrement. Et surtout laisser la parole aux enfants. C'est ainsi qu'est née l'idée d'un documentaire qui était pour moi le seul moyen de leur rendre la parole.

C'est un film dont la préparation a pris du temps ?

Bien sûr. Je voulais prendre mon temps. Rencontrer les enfants l'un après l'autre. On ne fait évidemment pas un casting. Je me suis appuyée sur des réseaux de confiance tissés auprès de personnels soignants et psychosociaux. Mon projet faisait souvent écho avec tel ou tel enfant qu'ils avaient soigné ou accompagné. Ils contactaient alors les familles et leur présentaient le film. Une fois que les parents avaient accepté de me contacter, je rencontrais les enfants. Nous avons tourné chaque histoire l'une après l'autre pour que l'équilibre se fasse. Un équilibre sur des personnalités différentes, des situations sociales, géographiques, médicales personnelles différentes pour que l'on puisse avoir quelque chose de plus vaste possible.

Comment avez-vous réussi à convaincre un producteur à s'embarquer à vos côtés ?

En lui permettant de faire un film sur la vie. Car il s'agit bien d'un film sur la vie ! La vie vue à travers le regard d'enfants. J'aurais pu faire un film similaire avec des enfants en pleine santé car le sujet du film n'est pas leur pathologie. Mais c'est encore plus fort parce qu'ils sont confrontés à celle-ci. Lorsque le quotidien d'un adulte est bouleversé par une grande épreuve, tout vacille. Pas chez l'enfant. C'est la grande différence entre eux et nous.

Implication du corps médical…

Nous les avons invités à nous faire confiance. Je crois que le personnel médical avait envie que ce film existe. Je me souviens avoir rencontré une infirmière pédiatrique, donc confrontée quotidiennement à des maladies affectant gravement des enfants. Elle me disait qu'on lui demandait sans cesse comment elle tenait face à tant de douleur. Elle savait que chaque matin elle n'allait pas se confronter à la maladie mais bien au contraire à un courage, une force, une résilience. C'était tout cela qui la motivait. Je voulais que le film soit un écho de ce que vit au quotidien le personnel médical. C'est sans doute pour cela qu'ils nous ont accueillis aussi chaleureusement.

On voit aussi leur travail jour après jour. Les gestes qui rassérènent, leur impuissance parfois. Mais aussi les paroles qui rassurent.

Parce que c'est magnifique à regarder. Quand je vois les infirmières – car ce sont surtout des femmes – ou les institutrices s'adapter aux enfants, chacune à leur manière, je suis bluffée par tant de délicatesse. Elles ne sont pas le cœur du film, mais je voulais leur laisser cette place car elles en font partie. Leur attitude, leur regard sur l'enfant aide celui-ci à se positionner dans la vie et dans la société. Ils ont une place à part entière dans le film, sans jamais être au centre, car j'aime ne voir que leurs mains, leurs gestes dans le cadre. À un moment dans le film, l'un des enfants descend d'une table d'auscultation et on voit juste le médecin lui caresser le dos de la tête. Je crois que c'est un des plus beaux gestes du film et qui en dit beaucoup plus long que tout que ce que les adultes et les soignants auraient pu nous raconter. C'est un geste qui dit aussi la complicité, leur connaissance intime de l'enfant soigné… Je trouve que l'on ne montre pas assez cette humanité et j'avais envie d'en témoigner.

Il y a une chose qui frappe dans la parole de ces enfants, c'est leur lucidité. Leur manière de maîtriser un langage d'une grande précision…

C'est ce qui nous a troublé et amusé aussi. Ils emploient des mots comme neuroblastome que nous ne connaissons pas et nous avons beaucoup de chance que ces termes ne fassent pas partie de notre vocabulaire. Eux si, mais ils les utilisent sans drame. Ils sont assez fiers de connaître des mots compliqués et en même temps, quand ils les citent, ils font des fautes de français de petits. Il y en a un qui à chaque fois qu'il veut employer ces mots se méprend, il parle de « concert » au lieu de cancer, de « tuneur » au lieu de tumeur. Comme une volonté de les mettre à distance de leur vie. Comme s'ils se disaient que cela fait partie de leur vie mais qu'ils n'en veulent pas.

Vous filmez une consultation au cours de laquelle les parents semblent en retrait et c'est au contraire l'enfant qui mène la conversation, sans crainte…

Beaucoup de parents m'ont expliqué comment leur enfant les avaient pris par la main. Comment au cœur de ces situations tragiques, désespérantes, ils avaient vu leur enfant avancer dans la vie et comment les pères et mères avaient fini par caler leurs pas sur ceux de leur enfant.

Le film aussi suit leurs pas et épouse leur manière d'être face à la vie…

Nous avons choisi de filmer à hauteur d'enfant, en n'écoutant qu'eux, et en respectant leur rythme. Y compris au montage. Le film n'est au fond qu'une appréhension de leur quotidien. Ils vont pleurer de douleur et deux minutes plus tard ils vont rire, reprocher à leur mère d'avoir trop salé le repas. Ils vivent l'instant présent. Je voulais que le film ait cette pulsation.

Vous vous focalisez sur la vie avant tout… Sans pour autant édulcorer les choses…

Il y a une réalité qu'il faut capter. Nous savions qu'il y aurait des moments difficiles dont les limites seraient posées par notre pudeur et notre décence. Il y avait aussi des choses que nous n'avions pas envie de vivre. Par exemple il n'était pas question pour moi de filmer le bain de Charles. Ses bains reviennent environ tous les trois jours. Or ce bain était programmé durant nos journées avec lui et c'est lui qui nous a conviés à y assister. J'ai voulu refuser, prétextant de le laisser tranquille dans son intimité. Et il m'a répondu que si je ne filmais pas le bain, cela ne servait à rien de le filmer. Ce bain fait partie de sa vie ! Et tout à coup, il nous a fait comprendre qu'il ne fallait pas que nous ayons peur de son quotidien. Que si nous nous approchions de lui, il ne fallait pas faire semblant. Et en faisant cela, il nous a libéré d'une peur et permis de filmer cette scène qui n'est pas facile. Et – je l'espère – d'avoir trouvé notre place. Ce fut un point commun à tous les enfants qui participent au film : ils nous ont tous invités à y aller, à ne pas édulcorer les moments difficiles. Tous voulaient que nous les filmions à l'hôpital car cela fait partie de leur vie.

Mais, pour réussir cela, faut-il, à un certain moment, se faire violence ? Transcender sa pudeur ?

Bien sûr parce que la pudeur cache une peur de notre part. Donc oui, il a fallu surpasser plein de choses. Et ce pour toute l'équipe. J'avais sans doute une connaissance des difficultés que n'avaient pas le chef opérateur ou l'ingénieur son. Ce fut une expérience collective, pleine de partage, de discussions et d'échanges. Cela impactait nos vies et révélait beaucoup de choses de nous. Cette manière dont chacun saisissait le film, le sujet me rassurait sur la direction choisie. Mais il faut dire une chose primordiale : nous avons beaucoup ri avec les enfants.

Parlons un peu de la mise en scène. Car elle existe indéniablement dans votre film. Combien de caméras avez-vous utilisées ?

Une seule. J'ai eu la chance d'avoir un chef opérateur très sportif (rires). D'abord parce que nous voulions être l'équipe de tournage la plus légère possible pour que notre présence ne pèse pas. Même si nous n'avons jamais demandé aux enfants de faire comme si nous n'étions pas là. Il fallait être sûr que ce qui serait donné le serait de façon consentie. Ensuite je me suis dit qu'avec une seule caméra nous ne serions pas partout et, justement, cela me semblait important. Important parce que cela déterminait un point de vue, un choix et que si l'enfant avait envie de bouger ou de sortir du champ, il était libre. C'était une façon de respecter sa liberté. Je ne voulais pas récupérer son mouvement avec une autre caméra. Surtout qu'il ne se sente pas cerné. Qu'il sache à qui s'adresser comme si la caméra était le spectateur.

Il n'y a pas d'envie théorisée de mise en scène, de cadre et pourtant chaque plan possède sa dramaturgie… Cela revient en d'autres termes à poser la question de la distance…

Je parlerais plutôt de juste proximité. Il faut affronter le sujet de la maladie. Trop loin, on ne rentre pas. Trop près, on est indécent. Nous en avons beaucoup parlé avec le chef opérateur. La vraie question est celle du ressenti. Cela passe par des discussions, par la prise en compte de la latitude de l'enfant. Certains s'avancent, d'autres se tiennent en recul… La place de la caméra, celle qui nous paraît juste, passe par tout cela. C'est intense car il faut que nous soyons, que le cadre soit réactif, parce qu'un enfant bouge, évolue et change d'attitude tout le temps.

On les voit à l'hôpital, chez eux mais aussi dehors, dans des activités qui leur ressemblent, dans un cours de théâtre, chez les pompiers, sur un site naval… des moments où ils projettent un avenir, des métiers qu'ils pourraient avoir envie d'exercer.

Oui, simplement parce que c'est la vie. Leur vie. Nous avons filmé sans vraiment rien prévoir. Ce qui n'était pas toujours facile pour l'équipe. Je voulais suivre l'enfant. Faire ce qu'il voulait que nous fassions ensemble. Je me suis même retrouvée déguisée en princesse (rires). On voulait voir ce qui était important pour eux et y aller avec eux. Pour Ambre, c'était le théâtre, les répétitions, sa générale. Tugdual voulait me montrer son jardin, ses plantes. Il y avait une alternance de choses toutes simples et d'autres au contraire exceptionnelles comme le bateau avec ce petit Charles dans cet immense paquebot. J'avais plein d'intentions. Mais j'ai préféré les suivre. Et du coup, nous sommes allés bien plus loin que ce que j'avais imaginé.

Le montage, étape cruciale s'il en est, a-t-il était particulièrement délicat ?

Le montage a été pointu et délicat en effet. J'ai travaillé avec deux monteurs et chacun a apporté un savoir. Ce qui était compliqué, c'est que nous arrivions avec cinq histoires tournées dans cinq lieux différents avec un seul fil conducteur qui était l'enfance. C'eut été plus facile si nous avions été dans une unité géographique ou pathologique. Il fallait créer une cohérence, donner l'impression que les enfants se connaissent – ce qui n'est pas le cas, ils ne se sont rencontrés qu'à l'issue du tournage –, se répondent. Trouver cet équilibre a requis beaucoup de travail et près de cinq mois de montage sur cette crête un peu casse-gueule où le moindre faux pas pouvait être fatal au film.

Plus que pour tout autre film, trouver comment finir et conclure *Et les mistrals gagnants* a dû être délicat…

Cela était compliqué, car la grande difficulté de ce film – et cela peut paraître paradoxal – c'est sa simplicité. Et du coup, comment finir ? J'avais ce plan sur la plage que je trouvais beau et à la fois je voulais éviter une fin grandiloquente qui aurait sonné faux. Il fallait qu'elle soit aussi simple que ce que les enfants nous ont offert. C'est juste leur vie. On a sonné chez eux, ils nous ont invité à rentrer, puis nous sommes repartis. On se dit au revoir. Je ne voulais pas que cet au revoir sonne comme un adieu. Je ne voulais pas d'une fausse dramaturgie. J'ai essayé de rester dans cette simplicité et de partir avec une image qui nous regonfle le cœur.

Le titre fait référence à la chanson de Renaud que l'on entend d'ailleurs vers la fin du film…

C'est une chanson qui m'a accompagnée dès le départ du projet. Un jour, j'ai réalisé qu'à chaque fois que je me mettais à écrire, je chantonnais Et les mistrals gagnants. J'ai compris que la chanson de Renaud résumait à elle seule tout le propos du film. Le film, ce n'est pas : « Je vais vous montrer ce qu'est un enfant malade », c'est : « Je vais vous inviter à vous rappeler de l'époque où vous étiez minot. Cette insouciance. » C'est propre à l'enfance, nous l'avons tous eue. Et je crois que la fameuse sagesse qu'une fois adulte nous cherchons tous à gagner, ce n'est rien d'autre que cette insouciance. Cette promesse de la vie. En sachant avec lucidité que l'enfance ce n'est pas facile. Qu'il y a des larmes, des douleurs…

C'est la seule musique du film qui refuse tout enjolivement, tout ce qui pourrait atténuer ce que l'on voit à l'écran…

J'ai hésité à la faire entendre. Mais j'avais envie d'un moment où le film relâcherait cette forme de tension qui lui est inhérente. Que ce soit un moment où l'on s'installe un peu plus profondément dans son fauteuil et que l'on puisse regarder avec une intériorité ces enfants vivre, pour mieux qu'ils nous ressaisissent ensuite, en semblant nous dire « allez tu viens, on continue ».

Avez-vous l'intention de montrer le film aux enfants ?

Ils l'ont vu. Tous ensemble. Et ce fut sans doute pour moi la projection la plus stressante, la plus importante et la plus émouvante. Parce que c'est le public le plus exigeant ! Ce que je peux en dire, c'est qu'ils se sont vus et qu'ils se sont reconnus. Sans se focaliser pour autant sur les moments où ils étaient sur l'écran. On les sentait attentifs aux autres. Et surtout ils ont reconnu ce qui les liait. Et je crois qu'ils étaient heureux d'avoir partagé tout cela ensemble.

LES ENFANTS

CAMILLE

La passion de Camille s'affiche jusque sur les murs de la chambre qu'il partage avec son grand frère : le foot. Comme bon nombre de garçons de son âge. Il fait partie d'un club dans sa ville, en région parisienne, et ne manquerait pour rien au monde les entraînements avec son papa.
Sur le terrain, il court, dribble, attaque, redouble d'efforts et repousse ses limites. Des limites imposées par sa maladie.
« Neuroblastome, c'est ça ma maladie, neuroblastome », explique-t-il. Une maladie qui ne lui laisse pas de répit depuis qu'il est tout petit. Mais Camille sait rebondir, s'adapter et continuer à sourire à la vie.

AMBRE

Jamais elle ne quitte son petit sac à dos à l'effigie de la Fée Clochette. Jamais. Pas par coquetterie - et pourtant Dieu sait qu'Ambre est coquette ! Mais parce qu'il lui est essentiel pour vivre, ce petit sac rose qui abrite une pompe reliée à son cœur.
Ambre a une maladie cardiaque sévère. « Je ne devrais pas faire de sport, mais j'en fais quand même, parce que j'aime la vie », confie-t-elle en souriant. Oui, Ambre aime la vie ! Et cet amour de la vie rayonne avec une force étonnante chez une fille de 9 ans.

TUGDUAL

Dans le regard de Tugdual, quelque chose intrigue et accroche. Quelque chose d'indéfinissable de prime abord, avant d'y regarder de plus près : il a un œil vert et l'autre marron. Des yeux vairons, mais pas depuis sa naissance. Tugdual raconte qu'ils sont devenus comme cela à la suite de son opération pour retirer la tumeur qui logeait contre son aorte, quand il avait 3 ans.
« Une tumeur grosse comme ça », montre-t-il en formant un rond impressionnant avec ses mains.
Tugdual vient de fêter joyeusement ses 8 ans. Un anniversaire particulier, avec plus de copains qu'il ne pouvait l'imaginer.

Il parle avec les mains et une pointe d'accent qui rappelle le chemin qu'il a parcouru. Du haut de ses 6 ans, Imad raconte son histoire avec des mots qu'un enfant de son âge ne connaît pas, normalement. Des mots que la vie lui a appris.
Il parle d'insuffisance rénale sévère, de dialyse, d'espoir de greffe « même si c'est risqué ». Il se rappelle son bled en Algérie quitté à la hâte il y a deux ans pour être soigné en France, un pays qu'il ne connaissait pas, « et prendre l'avion », dit-il des étoiles dans les yeux.
Ce baptême de l'air précipité, c'est peut-être ce qui l'a le plus marqué. Un rêve d'enfant qui devient réalité. Car au-delà de sa maturité et de ses gestes de petit homme, Imad reste un petit garçon comme les autres.

Les couloirs résonnent des rires de Charles et de son copain Jason. On se laisse guider par les sons enjoués pour les trouver. Mais à peine les a-t-on aperçus, qu'ils détalent en riant de plus belle, nous défiant de les rattraper.
Les deux compères connaissent chaque recoin de l'ESEAN, cet établissement de santé pour enfants et adolescents situé à Nantes. C'est là que Charles passe toute la semaine, sauf le week-end où il retourne chez lui retrouver ses parents et son grand frère.
Cette prise en charge en milieu hospitalier est indispensable pour lui prodiguer ses soins. Des soins quotidiens, longs, éprouvants. Des soins pour apaiser les plaies qui couvrent son corps.
Charles est atteint d'une maladie terrible, une épidermolyse bulleuse. « Ma peau est fragile comme des ailes de papillon », explique-t-il.
Charles connaît bien sa fragilité ; il est conscient de sa force aussi. Cette force, c'est celle d'un petit garçon de 9 ans qui connaît mieux que quiconque le sens du mot courage. Et qui sait le partager.
Charles a eu la chance de réaliser son rêve grâce au formidable travail de l'association ***Petits Princes***, rêve que nous avons pu filmer avec beaucoup d'émotion et de plaisir.

©Bernard Bisson

BIOGRAPHIE
ANNE-DAUPHINE JULLIAND
ÉCRIVAIN / RÉALISATRICE

Anne-Dauphine Julliand est née à Paris en 1973. Après son bac, elle poursuit des études de journaliste. Elle exerce dans la presse quotidienne puis dans la presse spécialisée.

En 2006, elle apprend que son deuxième enfant, Thaïs, alors âgée de deux ans, est atteinte d'une maladie génétique dégénérative incurable : une leucodystrophie métachromatique. Son espérance de vie est très courte.

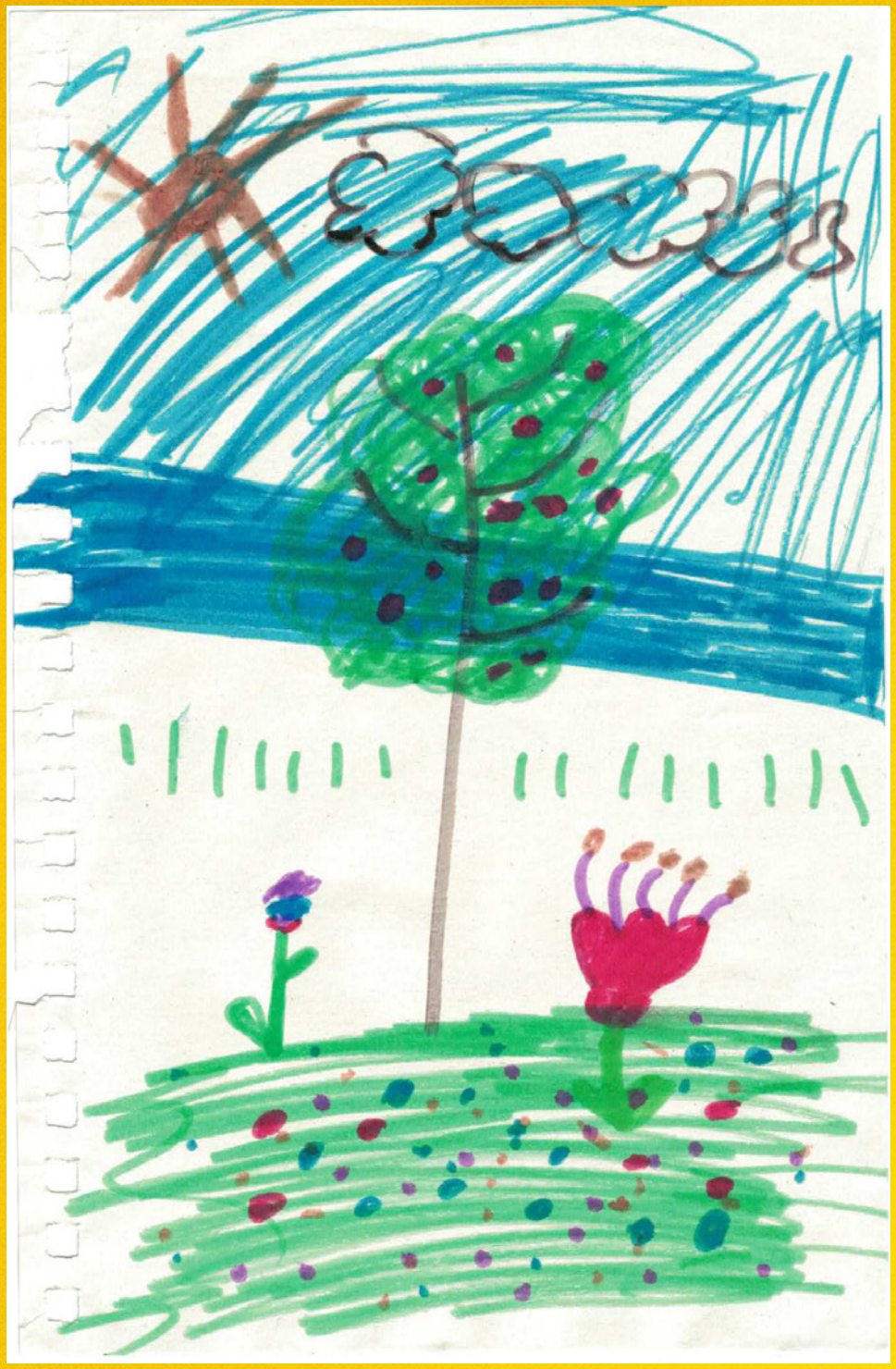
En mars 2011, Anne-Dauphine Julliand publie ***Deux petits pas sur le sable mouillé*** dans lequel elle partage son expérience de vie autour de la maladie et de la mort de sa fille Thaïs. Le livre s'est **vendu à plus de 350 000 exemplaires** en France. Il est traduit en 20 langues.

En juin 2013, elle publie ***Une journée particulière***, l'histoire de sa famille, quatre ans après, vendu en quelques mois à plus de 60 000 exemplaires. Après avoir été élue au conseil d'administration de l'association ELA (Association européenne contre les leucodystrophies), Anne-Dauphine Julliand est aujourd'hui membre du comité scientifique du **Fonds pour les soins palliatifs**.

PRODUCTEUR

INCOGNITA FILMS

Édouard de Vésinne a produit plus de 50 films, séries et fictions depuis 2002 au sein d'Incognita Films, Europacorp Télévision et Cipango Films.
Et les mistrals gagnants est son premier long métrage documentaire pour le cinéma.



INFUSIONS
Sucre Citron
Nutella
Miel
Miel Citron
Voilà

EN PARTENARIAT AVEC

LE FONDS POUR LES SOINS PALLIATIFS

Le Fonds pour les soins palliatifs contribue au développement des soins palliatifs en France, à l'amélioration de la qualité de la prise en charge des personnes malades et de l'accompagnement de leurs proches. Grâce à l'expertise de son comité scientifique, il sélectionne ou initie des projets innovants en soins palliatifs dans 4 programmes d'action (information du grand public et des professionnels de santé, travaux de recherche, développement des approches non médicamenteuses et des services numériques). Il dispose de compétences larges pour accompagner ces projets de façon personnalisée.
www.fondssoinspalliatifs.fr

LA FONDATION BETTENCOURT SCHUELLER

« Donner des ailes au talent », c'est le moyen choisi par la Fondation Bettencourt Schueller depuis près de trente ans pour contribuer à la réussite et au rayonnement de la France. **Son action se déploie dans trois principaux domaines d'engagement** : **les sciences de la vie** (recherche, formations scientifiques, diffusion de la culture scientifique), l**es arts** (métiers d'art, chant choral, documentaires), **la promotion d'une société inclusive** (autonomie de la personne, lien social, structuration du secteur). Pour accomplir ses missions, la Fondation Bettencourt Schueller décerne des prix et soutient des projets par des dons et un accompagnement très personnalisé.
La Fondation Bettencourt Schueller est le mécène qui a permis au Fonds pour les soins palliatifs d'être le partenaire du film.
www.fondationbs.org

Et la participation de 1 757 internautes sur le site Kisskissbankbank :

Le film a obtenu le soutien de près de 2000 internautes qui ont participé à une levée de fonds de près de 100 000 euros, soit l'une des collectes les plus importantes sur le site après le documentaire DEMAIN.
www.tinyurl.com/KKBBMistrals

L'ÉQUIPE TECHNIQUE

DU FILM *ET LES MISTRALS GAGNANTS*

Anne-Dauphine Julliand a souhaité s'entourer de techniciens ayant une sensibilité et une discrétion essentielles au bon déroulement du film. Les directeurs de la photographie **Isabelle Razavet**, **Laurent Brunet**, **Katell Djian**, **Alexis Kavyrchine**, **Matthieu Fabbri**, et l'ingénieur du son **Quentin Romanet** forment ainsi une équipe soudée autour de la réalisatrice, afin d'accompagner les enfants et de recueillir leurs paroles.
Le tournage qui suit la vie quotidienne des enfants implique la disponibilité et le talent continuel de ces cinq directeurs photos. L'équipe du film est assez réduite pour mettre en confiance les enfants et s'intégrer au mieux dans les familles, les services hospitaliers, les écoles, etc.

ISABELLE RAZAVET

Après avoir été diplômée de la Fémis, Isabelle est devenue la directrice de la photographie de nombreux films et documentaires de Solveig Anspach. Elle a également collaboré à deux reprises avec Jean-Xavier de Lestrade, notamment pour le film ***Un Coupable idéal*** qui a remporté l'Oscar du meilleur film documentaire en 2002.

LAURENT BRUNET

Laurent a été directeur de la photographie sur ***Papa was not a Rolling Stone*** de Sylvie Ohayon, ***Séraphine*** de Martin Provost (César de la meilleure photographie en 2009), ***Le Fils de l'épicier*** de Eric Guirado et sur le film documentaire ***Le Blues de l'Orient*** de Florence Strauss.

KATELL DJIAN

Katell a travaillé en tant que chef opératrice, notamment sur les films ***Être et avoir*** de Nicolas Philibert, ***La Nostalgie de la lumière*** de Patrizio Guzman ou encore plus récemment ***La Maison de la Radio*** de Nicolas Philibert.

ALEXIS KAVYRCHINE

Alexis a collaboré avec Christian Rouaud au film ***Tous au Larzac*** (César 2012 du meilleur documentaire), avec Olivier Peyon pour ***Comment j'ai détesté les maths*** (nommé au César 2014 du meilleur documentaire) et avec Thomas Salvador pour ***Vincent n'a pas d'écailles,*** unanimement salués par la critique.

MATTHIEU FABBRI

Matthieu a travaillé notamment sur les films ***Fanny Lye Deliver'd*** de Thomas Clay (UK), ***Souffler plus fort que la mer*** de Marine Place et sur de nombreux courts-métrages (***En face*** de Jeanne Privat, ***Le Pissenlit*** de Sophie-Clémentine Dubois).

QUENTIN ROMANET

Quentin a collaboré en tant qu'ingénieur du son aux documentaires ***Les Gants blancs*** de Louise Traon, ***Trop loin, trop proche*** de Gurvan Hue, ***Wakasa*** de José Manuel Fernandes et à de nombreux courts-métrages dont ***Le Sel de la Terre*** de Jonathan Desoindre, ***Les Yeux du renard*** de Chiara Malta et Sébastien Laudenbach et ***Trois Chats*** de Martin Scali.

CRÉDITS

Avec	**Ambre**
	Camille
	Imad
	Charles
	Tugdual
Écrit et réalisé par	**Anne-Dauphine JULLIAND**
Produit par	**Édouard de VÉSINNE**
Musique originale	**ROB**
Éditions musicales	**Incognita Music**
	Hippocampus – Éditions des Abysses
Producteur exécutif	**Frédéric BRUNEEL**
Productrices associées	**Alexia de BEAUVOIR**
	Géraldine OHANA
Chargé de production	**Martin du GUERNY**
Directeur de post-production	**Laurent CANOVA**
Directeurs de la photographie	**Katell DJIAN**
	Isabelle RAZAVET
	Alexis KAVYRCHINE
	Matthieu FABBRI
	Laurent BRUNET
Étalonneur	**Frédéric SAVOIR**
Son	**Quentin ROMANET**
Mixage	**Steven GHOUTI**
Monteurs	**Lilian CORBEILLE**
	Mathieu GOASGUEN
Supervision musicale	**Valérie LINDON**
Une production	**Incognita Films**
En coproduction avec	**TF1 Droits Audiovisuels**
En partenariat avec	**Fonds pour les soins palliatifs**
	Fondation Bettencourt Schueller
Avec la participation de	**Arte**
	Confinova11
En association avec	**Soficinema 8 Développement**

DOCUMENTAIRE – 2016 – FRANCE – 79' – VERSION FRANÇAISE

DISTRIBUTION

Pathé Films SA
Neugasse 6, 8031 Zürich 5
Tél. : 044 277 70 83
katharina.straumann@pathefilms.ch

RELATIONS PRESSE

Jean-Yves Gloor
Route de chailly 205, 1814 La Tour-de-peilz
Tél. : 021 923 60 00 / Fax : 021 923 60 01
jyg@terrasse.ch

Matériel presse et photos téléchargeables sur
www.pathefilms.ch

Et les Mistrals gagnants

@ELMGagnants